

Du multiple au 1 plus 1 chez Catherine Millet

Laurence Fournier

C'est l'histoire d'une vocation, dont tout laisse à penser qu'elle aurait pu être religieuse. Dieu ne répond pas, les parents mentent, les murs de l'appartement familial sont insupportables, le corps féminin est enfermé, il faut *élargir l'espace*. Les hommes sont là, pourquoi ne pas s'en servir comme instruments, comme solution à ce qui l'embarrasse. Les hommes feront nombre pour elle. Elle ne compte pas, mais dénombre les différences entre la masturbation, les relations sexuelles à deux, à plusieurs avec des hommes connus, des inconnus. Le nombreux fait foule ou chaîne. Ce n'est pas sans articulation à son histoire infantile, à un fantasme infantile, celui de la soumission, de la passivité où le sujet s'en remet au bon vouloir de l'Autre. Un fantasme qu'elle situe elle-même dans le fil de la croyance en Dieu : elle voulait devenir missionnaire : « Il est bien possible que cette croyance m'ait quittée quand j'ai commencé à avoir des rapports sexuels. Donc, sans plus de mission à accomplir, vacante, je me suis trouvée être une femme plutôt passive, n'ayant pas d'objectif à atteindre, sinon ceux que les autres m'ont donnés »¹.

Cette position du sujet de s'en remettre à l'Autre, à ses partenaires, lui évite de se poser la question de son désir, pour se glisser dans « une nappe indifférenciée de chair où les frontières du corps se dissolvent »². « Copuler vraiment répondait à une nécessité plus large : se frayer une voie sans aspérité dans le monde »³. C'est à partir du dépouillement de son corps par le sexuel que Catherine Millet peut consentir au désir. Objet du désir de l'Autre, aliénée à cette position, elle s'en détache, fait un pas de côté. Elle fait l'expérience de la haine au moment où elle est le moins détachée, où sa vie, ses demandes, son attente se concentrent sur deux ou trois hommes. Elle se met à exiger ce dont elle n'avait jusqu'alors nul souci. « Tout d'un coup, c'était comme si j'avais été négligente, comme si je ne m'étais pas assez soucieuse moi-même de mon propre plaisir. J'ai commencé à le réclamer, ce plaisir »⁴. « C'est par sa voix que Jacques a commencé à prendre place quelque part dans la vaste plaine de mon désir »⁵. Elle devient le partenaire-symptôme de Jacques par le truchement de l'image, image qui fait bord arrêtant l'infini des corps. Jacques la photographie nue dans des endroits publics. Dans l'encadrement de l'image se situe la rencontre de la pulsion scopique pour chacun des protagonistes.

« La jouissance du corps de l'Autre ne se promet que de l'infinitude »⁶, propose Lacan. C'est précisément ce que Catherine Millet dévoile dans son récit par la multiplicité des partenaires. « La jouissance du corps de l'Autre (...) n'est pas le signe de l'amour »⁷ ; il y a disjonction entre l'amour et la jouissance, disjonction entre le sujet et la jouissance, car seul le désir est le ressort de l'amour.

1. Millet C. : La vie sexuelle de Catherine M, Paris, Seuil, 2001, p. 32.

2. Ibid., p. 103.

3. Ibid., p. 128.

4. Wilder F. : Un provocant abandon, Desclée de Brouwer, 2004, p. 76.

5. Ibid. p. 68.

6. Lacan J. : Le Séminaire, Livre XX, Encore, Paris, Seuil, 1975, p. 13.

7. Ibid., p. 11.